

Expositions

Gérard Morisset

Number 4, September–October 1956

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55331ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Morisset, G. (1956). Review of [Expositions]. *Vie des arts*, (4), 25–27.

MUSIQUE

• C'est Maurice Ravel, le plus raffiné sans doute des musiciens du XX^e siècle, qui demandait un jour à ses amis, comme cadeau d'anniversaire, qu'on lui fit rencontrer George Gershwin. Ravel s'intéressa au jazz, et cette préoccupation nous est sensible ici où là dans son oeuvre. Mais je crois que le subtil et violent Ravel nommait Gershwin faute de mieux. Il est vrai qu'à l'époque, le compositeur américain restait celui par qui le miracle s'était produit : hausser cette musique populaire, parfois folklorique, au niveau du répertoire des grands orchestres; — aujourd'hui, nous sentons ce que cette gloire eut d'artificiel, et nous comprenons mal le succès d'une oeuvre aussi manifestement fautive que le célèbre *Porgy and Bess*.

J'aimerais savoir ce qu'eut éprouvé Ravel devant le vrai visage du jazz, — en écoutant ces petits ensembles dont l'esprit créateur renouvelait sur le plan musical les jeux passionnants de la vieille *commedia de l'arte*.

Cette musique nous est restituée aujourd'hui, magnifiée du fait de sa redécouverte. N'est-il pas étrange que notre époque procède sur elle-même, pour la première fois dans l'Histoire, à cette expertise d'allure archéologique ? Le *New Orleans Revival* semble en partie une affaire de mode pure et simple, mais il est évident d'autre part qu'un bon nombre d'hommes sérieux, musiciens et critiques, reviennent à ce qu'on appelle le *vrai jazz* avec le sentiment de vivre la suite d'une aventure que l'on avait cru terminée,

qui n'était qu'interrompue par un revirement de la mode.

De nombreuses éditions nous offrent maintenant des copies de vieilles gravures, ou les enregistrements récents, par des ensembles contemporains, de vieux morceaux interprétés dans leur style propre. Je veux signaler au lecteur l'excellente collection éditée par la *Jazztone Society*. La trentaine de disques publiés à date présente un panorama, je ne dis pas complet, mais suffisant, de l'évolution du jazz durant cinquante années. Nous y retrouvons les noms de grands créateurs, tels Bunk Johnson, Béchét, Jelly Roll Morton, Fats Waller, Art Tatum, et d'excellents instrumentistes, tels George Lewis, sir Charles Thompson, Pee Wee Russel. Ce qui pour moi constitue la qualité extraordinaire de cette collection, c'est le goût toujours sûr qui préside au choix des pièces. Combien de fois, depuis l'avènement des disques de longue durée, sommes-nous obligés, hélas ! d'acheter quarante minutes de médiocre musique pour obtenir les deux ou trois pièces que nous désirons. Les éditeurs de la *Jazztone Society* ont su grouper les pièces de telle sorte que chaque disque forme un tout dont la qualité reste égale. — Il est à remarquer que ces enregistrements ne sont acquérables que par voie d'abonnement. On peut obtenir les renseignements nécessaires en s'adressant à 105 Bond Street, Toronto.

Denys MORISSET

EXPOSITIONS

• L'Ecole du Meuble dépasse maintenant le cap de la vingtaine. Seule institution du genre en Amérique, elle est en réalité une école d'arts appliqués aux industries de l'ameublement. La formule prouve son excellence par ses résultats. Il m'arrive souvent de méditer sur une phrase de Diderot, qui implique tout un programme : « Une nation où l'on apprendrait à dessiner comme on apprend à écrire l'emporterait bientôt sur les autres dans tous les arts de goût. » Effectivement, l'Ecole du Meuble, l'Ecole des Arts graphiques, nos écoles des Beaux-Arts et les Concours artistiques de la Province sont en train de préparer des générations de jeunes dirigés dans tous les domaines de l'Art; si le mouvement se continue au

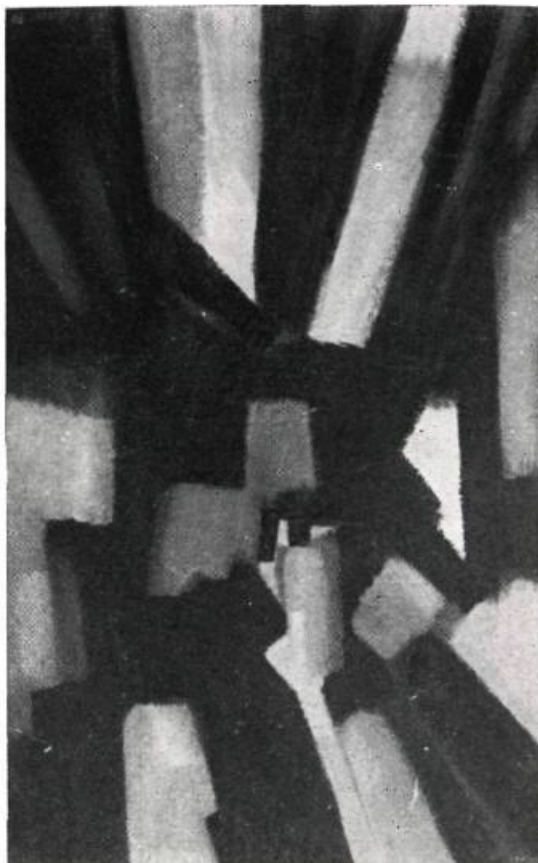
même rythme et surtout s'il garde sa liberté d'allure, nous aurons reconquis dans peu de temps la place que nous avions dans les arts canadiens il y a un siècle et plus, c'est-à-dire la première. — Pour sa part, l'Ecole du Meuble a bien fait les choses. Partie du bon pied, elle a fait son chemin lentement, avec prudence; et aussi avec cette légitime assurance qu'on a lorsque le but à atteindre est bien visible et qu'il n'est pas trop loin placé; et à mesure que l'enseignement s'améliore, le but s'éloigne en proportion, mais il reste toujours à portée de l'oeil. Ainsi se comporte tout progrès véritable. — Chaque année, j'ai vu l'exposition de l'Ecole du Meuble; je conserve de ces manifestations des souvenirs assez précis. L'exposi-



École du Meuble 1956.
Clichés *Armour Landry*.

tion que je viens de voir ne le cède à aucune des précédentes. J'y sens même un esprit d'innovation qui se maintient déjà depuis quelques années, mais qui se libère de certaines formules, qui s'affine et s'épanouit en des oeuvres mûres. Le métier est parfait. Cependant il y a mieux : l'esprit domine le métier; la belle proportion est égale au beau matériau; et l'aisance circule avec une certaine grâce dans ces ensembles mobiliers, ces maquettes, ces pièces de céramique et d'émaillerie, ces tapis et tentures qui sont faits pour la joie de vivre. — Que l'École du Meuble ne s'occupe-t-elle du costume ! Elle créerait des modèles aussi agréables, aussi originaux que les belles choses que j'ai vues; et nous n'aurions plus de raison de nous habiller comme des croquemorts.

• Sous le titre de *Panorama de la Peinture montréalaise*, le directeur des Parcs de la ville, M. Claude Robillard, a monté à l'île Sainte-Hélène (pavillon Hélène-de-Champlain) une exposition de tableaux dont la présentation est soignée. Les expositions de ce genre contiennent ordinairement de tout un peu; il y a à boire et à manger. L'écueil est inévitable. Mais il y a des surprises. Voir à la fois de bons ouvrages d'Alfred Pellan, de Jean-Paul Riopelle, de Jean-Paul Mousseau, de Gérard Tremblay et de quelques autres artistes montréalais est une aubaine qu'il faut savoir apprécier. Pour ma part, j'étais heureux de pouvoir contempler quelques-unes de ces peintures et de constater le grand intérêt qu'y prenaient les visiteurs. *Bleu-Eclat*, de Mousseau, porte admirablement son titre; à la fois vigoureuse et veloutée, cette toile plaît par l'équilibre de ses éléments et de ses tons; tout y chante, allègrement et juste. —

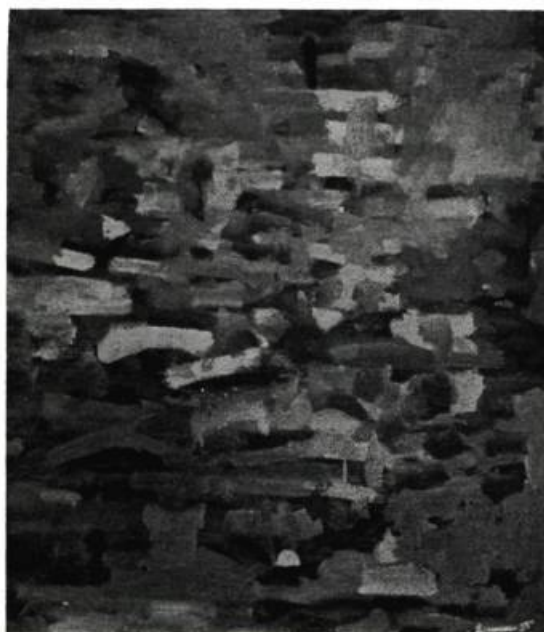


Bleu-éclats par Jean-Paul MOUSSEAU. Collection François Lamy.



▲
Le cirque, par Jean-Paul RIOPELLE.
Clichés Service des Parcs de Montréal

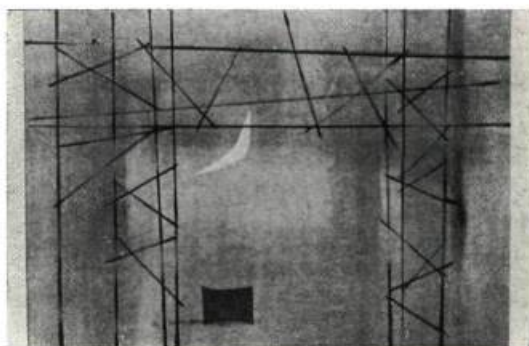
Tout autre est l'art de Riopelle : volontaire, frais, réfléchi, harmonieux; dans *Misaine*, le métier est précis et fantaisiste; la composition évoque certain coin de la Normandie vue du haut des airs; la même impression se retrouve dans *le Cirque*, mais non avec la même intensité; on se demande parfois où aboutira l'art de cet artiste probe. — Sauf erreur, c'est la première fois qu'Alfred Pellan expose des tableaux depuis son retour de Paris; *les Citrons ultra-violet* et *Calme obscur* nous ramènent à ces vastes compositions, à ces murales que le peintre crée avec une verve, une technique magistrale et un coloris étincelant, et qui ont eu tant de succès au Musée d'Art moderne.



— Une toile de Pierre Gauvreau m'a plu particulièrement, le No 32, *Peinture 56*; de Gérard Tremblay, j'aime les harmonies chaudes des *Furolles*; mais devant les tableaux de Borduas, je regrette que l'art du pinceau rejoigne ici l'art de la truelle. — Signalons brièvement, faute d'espace, les oeuvres de Fernand Leduc, les *Remorqueurs* d'Adrien Hébert, un *Nu* de Muhlstock, *l'Utopie* de Maurice Raymond, *l'Atelier* de Roberts, bleuté et moins dur que la toile que possède le Musée de la Province.

Gérard MORISSET

● « Pourquoi faut-il qu'il y ait tant d'artistes qui se trompent, alors qu'il y a tant de critiques infaillibles ? »



▲
Utopie par Maurice RAYMOND.

▲
Intérieur d'atelier, par Goodridge ROBERTS.

◀ Peinture 1956 par Pierre GAUVREAU.